LE FIGARO littéraire

SUPPLEMENT HEBDOMADAIRE LIVRES ET DEBATS CULTURELS

JEUDI 18 DÉCEMBRE 2003 - N° 18 464 - CAHIER N° 3 -
NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

« Zibaldone », le chef-d'œuvre de Giacomo Leopardi, enfin traduit intégralement en français

Noir bonheur

Leopardi, le rire aux larmes du « Zibaldone »
Par Jacques de Saint-Victor

« Le plus grand poète depuis Dante »
Entretien avec Mario Fusco

La mémoire reste vive à Recanati
Rencontre avec la comtesse Anna Leopardi

« Sa langue résonne comme l'aura d'un violon »
Entretien avec Carlo Ossala

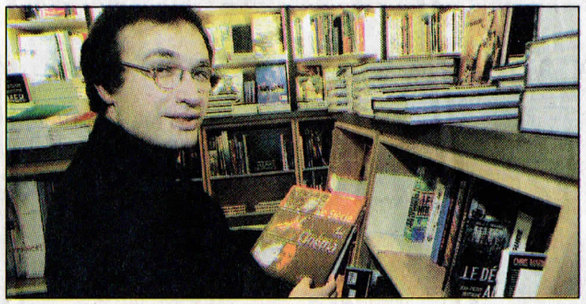
Dossier pages 4 et 5

Giacomo Leopardi par Renato Guttuso, lithographie de 1969.

(Document ADAGP/Fototeca/Leemage.)

Cadeaux d'artiste

CETTE SEMAINE, THIERRY ESCAICH



Quel beau livre offrir ou se faire offrir ? Nous posons la question à des peintres, des comédiens, des chanteurs et des écrivains. Dans une librairie, ces personnalités font leur choix parmi les centaines de livres d'art parus en cette fin d'année.

Page 2

L'essentiel

CRITIQUES

Sade

Quelques lettres retrouvées nous en apprennent un peu plus sur ce voyage d'amour à Venise où le marquis fit passer sa belle-sœur pour sa femme.
Par Pierre-Jean Remy

Page 3

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Thomas Mann

Un recueil de textes et une biographie célèbrent le mariage de la musique et de la littérature pour lequel l'écrivain allemand a œuvré toute sa vie.
Par Marcel Schneider

Page 5

ESSAI

La Vierge

Dans *Les Guerres de la Vierge,* on suit Marie, jeune fille discrète dans les Evangiles, métamorphosée au cours des siècles en médiatrice aux apparitions multiples.
Par Claude Jannoud

ON NE LE CONNAISSAIT jusqu'ici, en France, que sous la forme d'anthologies ou de recueils thématiques. Voici enfin le *Zibaldone* de Leopardi disponible dans sa version intégrale. Il aura fallu pas moins de six ans à l'éditeur et traducteur Bertrand Schefer pour venir à bout de l'œuvre d'une vie dont l'écriture, étalée sur une quinzaine d'années, de 1817 à 1832, se concentre pour l'essentiel dans les années 1823-1827. La **comtesse Leopardi** évoque le maître de Recanati, celui que Musset surnommait le « *sombre amant de la mort* », tandis que l'italianiste et professeur au Collège de France, **Carlo Ossola,** revient, en humaniste éclairé par les leçons de la modernité, sur la signification et la postérité d'une œuvre qui n'est pas préfigurer Schopenhauer, Amiel ou encore Nietzsche.

Leopardi, le rire aux larmes du « Zibaldone »

Monument à Giacomo Leopardi par Giorgio Panichi. (Photo Grazia Neri.)

PAR JACQUES DE SAINT-VICTOR

IL NE FAUT JAMAIS DÉSESPÉRER de son époque. Pour la première fois en France, le *Zibaldone* de Giacomo Leopardi (1799-1837) vient d'être traduit dans son intégralité. Aussi surprenant que cela paraisse, ce chef-d'œuvre d'un des plus grands poètes italiens n'avait fait l'objet jusqu'à présent que de publications partielles.

Il faut dire que la tâche était gigantesque. L'ouvrage ne compte pas moins de deux mille pages ! Aussi doit-on saluer le courage des éditions Allia qui n'ont pas hésité à se lancer dans l'aventure. Et le résultat est magnifique. Leopardi, célèbre pour ses poésies, notamment ses fameux *Canti*, regardait son *Zibaldone* avant tout comme un jardin secret d'idées et de réflexions, notamment sur le langage, comme le laboratoire de travaux ultérieurs qui ne verront pas le jour. Zibaldone signifie approximativement un « brouillon » ou un « mélange », ce qui aurait donné en français le mot « sabayon ».

Autant dire l'extrême jouissance et le sentiment de totale liberté qu'on éprouve en parcourant à son rythme ce chef-d'œuvre de l'esprit humain, un immense « chaos écrit », un savoir encyclopédique qui touche, parfois fugace, parfois très érudit, à tous les sujets, de la poésie à la philosophie en passant par la linguistique, l'histoire, la religion, la morale, etc. Des index, aussi bien confectionnés par l'auteur que par l'éditeur, permettent de se promener dans cette mine inclassable qui se situe quelque part entre les *Essais* de Montaigne et les *Pensées* de Pascal.

Leopardi entreprend la rédaction du *Zibaldone* en juillet 1817. Il a alors 19 ans et il s'ennuie à mourir dans le palais paternel de Recanati, « bourg sauvage » des Marches, situé alors dans les Etats du Pape. Dans un projet avorté d'autobiographie, il écrit : « *De ma naissance, je ne dirai qu'une chose, mais lourde de conséquences, c'est que je suis né de famille noble dans une ville ignoble d'Italie.* »

Son père, l'étrange et réactionnaire comte Monaldo, rêve pour son fils d'une grande carrière ecclésiastique, le cardinalat et peut-être plus ! Aussi Leopardi est très tôt encouragé à étudier (il portera la soutane jusqu'à dix-huit ans) et, dès l'âge de 10 ans, il s'enferme, avec la bénédiction paternelle, dans la splendide bibliothèque du palais familial – qui ne compte pas moins de seize mille volumes – et apprend le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'anglais, l'espagnol (mais non l'allemand). Avec frénésie, il se lance dans des traductions, une histoire de l'astronomie, des essais érudits, etc.

« *Sept années d'études folles et désespérées* » dont il sortira détruit aussi bien physiquement que moralement. Courbé sur ses livres, il est devenu irrémédiablement bossu, à moitié aveugle et désespéré, pressentant qu'il s'est « *abîmé misérablement et sans remède pour toute la vie* ».

Dans le *Zibaldone,* qu'il rédige entre 1817 et 1832 – mais l'essentiel tient aux années 1823-27 –, Leopardi se livre assez peu. Il y développe plutôt sa pensée, qui évoque encore aujourd'hui celle du désespoir, de la désolation et du « néant ». La souffrance humaine s'y exhale dans toute sa force et son lyrisme, annonçant Schopenhauer, Kierkegaard et Nietzsche.

Le trop critiqué Sainte-Beuve, à qui il faut rendre hommage d'avoir été un des premiers à signaler en France le génie léopardien, n'aura pas manqué d'expliquer ce pessimisme par cet aveu du poète : « *Je ne me rappelle pas avoir passé un seul jour sans souffrir.* » De fait, Leopardi n'a connu ni l'amour (malgré quelques images fugaces comme la fille du cocher, qui lui donnera l'inspiration pour l'un de ses chants les plus célèbres, *A Sylvia*), ni la véritable reconnaissance et la gloire à laquelle il pensait justement avoir droit.

> *Ce vertige de la lucidité permet à Leopardi d'atteindre les moteurs de la connaissance humaine, qu'il trouve dans le plaisir, l'illusion et l'imagination*

Mais ce serait un cliché que de réduire cette œuvre à une vie souffreteuse à la Hölderlin. On laissera aux spécialistes le soin de préciser si l'inspiration léopardienne vient de la conscience d'une fracture, celle d'une époque qui a perdu ses croyances anciennes et n'en a pas de nouvelles (1). Il est sûr que de cette triste moderni[illegible] dernité naît une angoisse qui hante encore l'humanité.

Aussi paradoxal que cela soit, ce pessimisme profond fait de Leopardi un vrai compagnon pour l'homme d'aujourd'hui. Il n'y a pour lui ni Dieu ni progrès. Nourri des Anciens et des philosophes français du XVIIIe siècle, qu'il place bien au-dessus des romantiques de son temps, dont il refuse les illusions, Leopardi pousse la philosophie matérialiste d'un La Mettrie jusqu'à ses ultimes conséquences. Il refuse la béate croyance laïque d'un Condorcet dans le « progrès ». Quoi de plus moderne que cette pensée désabusée renvoyant l'homme face à son abîme ? Sans en tirer les mêmes conséquences, il adopte d'une certaine façon le même diagnostic métaphysique que Sade (prédominance du mal).

Mais on doit se garder d'une vision trop « noire » – si on osait – de Leopardi qui ne donne peut-être pas envie de le lire et ne lui rend pas justice. Par son écriture vigoureuse et sans ombre, il est porteur d'un très noble chant de vie, à l'image de la fleur du genêt sur les flancs du Vésuve, thème d'un de ses plus grands poèmes. Ce n'est que du site le plus exposé, là où il n'y a plus rien à attendre, qu'en mesurant cette misérable condition face à la puissance de la nature, qu'on peut véritablement entendre sa voix.

Bien que sa pensée soit complexe et parfois paradoxale, elle ne fait pas l'apologie du néant et de l'ennui, elle n'en dresse que le constat ; Leopardi n'est pas Porphyre plaidant le suicide dans son dialogue avec Plotin. Ce vertige de la lucidité lui permet d'atteindre les moteurs de la connaissance humaine, qu'il trouve avant tout dans le plaisir, l'illusion et l'imagination.

D'où son apologie de la poésie « *qui cherche naturellement le beau* ». Le *Zibaldone* prouve qu'il est aussi philosophe ; il a découvert avec Mme de Staël cette vocation mais il place la poésie au-dessus d'une certaine pensée, notamment allemande, qu'il accuse de s'être bercée d'illusions en se perdant dans un rationalisme froid et analytique : « *Quiconque examine la nature des choses avec la pure raison, sans s'aider de l'imagination et du sentiment (...), ce qui est la façon de procéder de nombreux Allemands en philosophie (...), pourra certes faire ce que le mot analyser veut dire, c'est-à-dire dissoudre et défaire la nature, mais il ne pourra jamais la recomposer.* »

La leçon reste actuelle. Contre tous les apôtres de la modernité, Leopardi rappelle que la connaissance exige un apport essentiel qui appartient à la vraie poésie. « *Tout est vanité,* écrira Leopardi, *excepté les belles illusions et les délectables frivolités.* »

On l'aura compris, ce « *sombre amant de la mort* », selon le mot trop fameux de Musset, n'en était certainement pas un. Leopardi finira sa vie à Naples, le 14 juin 1837, en pleine épidémie de choléra. Cioran en fait « *un bienfaiteur* », comme en témoigne l'extrême richesse du *Zibaldone,* qui est le pendant le plus « philosophique » de l'œuvre léopardienne, et peut-être pour cette raison la plus propre (faut-il le regretter ?) à séduire le public français.

(1) V. notamment Mario Andrea Rigoni, *La Pensée de Leopardi,* préface de E. M. Cioran, « Les essais du Capucin », 2002 ; l'essai d'Yves Bonnefoy, *L'Enseignement et l'exemple de Leopardi,* William Blake, 2001, et le numéro de juin-juillet 1998 de la revue *Europe* sur Leopardi.

Zibaldone
de Giacomo Leopardi
Allia, 2 398 p., 40 €.

Mario Fusco : « Le plus grand poète depuis Dante »

Professeur émérite de littérature italienne à l'université Sorbonne nouvelle-Paris III, Mario Fusco, à qui la littérature contemporaine doit tant, – de Sciascia à Italo Calvino –, revient sur la vie de Giacomo Leopardi et sur les raisons qui contribuèrent à définir la pensée radicalement pessimiste du poète.

Propos recueillis par Ludovic Boutault

Mario Fusco. (Photo F. Scianna/Magnum.)

LE FIGARO LITTÉRAIRE - Selon ses propres termes, Giacomo Leopardi est « *né d'une famille noble dans une ville ignoble d'Italie* ». Pourquoi précise-t-il que cela est « *lourd de conséquences* » ?

MARIO FUSCO. – La ville natale de Leopardi, Recanati, n'était pas un lieu où culture et idées circulaient activement. Toutefois, la bibliothèque de son père formait une base culturelle remarquable. De plus, la famille Leopardi, qui appartenait à la petite noblesse italienne, était réactionnaire. La redoutable comtesse Leopardi, mère du poète, gérait les restes d'une fortune passée avec une poigne de fer. C'était une femme d'un conventionnalisme, d'un sectarisme chrétien particulièrement étroit qui ont toujours fait peser une chape de plomb écrasante sur son entourage.

Peut-on voir là les motifs qui ont poussé Leopardi à se plonger dans l'étude et à n'en pas sortir ?

Il y a de cela certainement. Mais il y a surtout une remarquable disposition personnelle chez ce génie qui a découvert très vite le monde de la culture latine et grecque, celui de l'archéologie, de l'histoire... avec un appétit, une boulimie de connaissance extraordinaires.

Cette passion pour l'étude était-elle encouragée, ou tout au moins acceptée, par son entourage familial ?

Entre huit et douze ans, Leopardi a sans doute été choyé comme l'est un enfant brillant et prometteur. Mais assez rapidement, sa famille n'a plus réussi à suivre le cheminement intellectuel précoce et rapide de Giacomo. Il travaillait seul jusqu'à dix-huit heures par jour et a durement payé dans son organisme même cet acharnement au labeur. Un acharnement – une rage même – que sa famille ne faisait que tolérer.

Peut-on dire que son apparence physique, ses problèmes de vue, sa santé fragile et ses déboires amoureux ont fortement influencé sa façon de penser le monde ?

Leopardi a plusieurs fois affirmé que ses malheurs n'étaient pas à l'origine d'une pensée aussi pessimiste. En écrivant « *l'on s'obstine à attribuer à mes circonstances personnelles ce que l'on doit à mon entendement* », il a revendiqué haut et fort le fait d'avoir rationnellement mis en place un mode de raisonnement qui n'était pas simplement la résultante de l'expérience de la souffrance, même si elle y a indiscutablement contribué.

Ce pessimisme, qui évolue au fil du *Zibaldone,* et dont on a toujours caractérisé sa pensée, ne doit-il pas être nuancé ?

Le *Zibaldone* est un « fourre-tout », un cahier de réflexions dans lequel il affine son système de raisonnement. C'est le journal d'une pensée qui se cherche, s'approfondit et se répond à elle-même. Une pensée sans cesse en mouvement dont le pessimisme est l'une des caractéristiques.

Toutefois, la pensée de Leopardi est difficile à résumer car elle n'est pas systématique. Elle se développe autour d'un certain nombre de thèmes dont découle un pessimisme radical. Il est hanté par la mort et le néant, notions qu'il examine inlassablement et d'une façon qui, selon ses propres termes, « *ne conduit pas à la misanthropie* » mais au contraire l'exclut.

Leopardi est-il classable ? Était-il un romantique, un philosophe des Lumières ou l'annonciateur de Nietzsche ?

L'héritage des Lumières a profondément marqué Leopardi qui n'est cependant pas resté un homme du XVIIIe siècle. Il y a également une partie de son œuvre proche du mouvement romantique allemand, même s'il reprochait à cette école une certaine confusion.

Je crois cependant que c'est vers Nietzsche qu'il faut se tourner. Il est indéniable que certaines fulgurances philosophiques ainsi que différentes intuitions formulées brièvement mais intensément font penser à certains aphorismes de Nietzsche.

A la mort de Leopardi en 1837, son travail était-il reconnu par ses pairs ?

Certains de ses contemporains – tel Manzoni – l'avaient déjà pris au sérieux. Mais son écho, à cette époque, n'était pas extrêmement large. Leopardi n'a pas été immédiatement célébré comme le plus grand poète depuis Dante, ce qui ne se discute plus maintenant.

La mémoire reste vive à Recanati

Recanati,
de notre envoyée spéciale : Clémence Boulouque

C'était une cité aimée et fuie, un lieu d'enfance, la matrice de son œuvre. Dans *Souvenances,* l'un de ses *Chants,* Leopardi jette ces quelques vers sur Recanati : « *Et mon cœur ne me disait que l'âge tendre, /Il me faudrait le consumer dans ce bourg/ Sauvage de ma naissance (...)* ».

A 20 ans, il fait une première fugue, avant de trouver l'apaisement, lorsqu'il comprend que les tourments de sa vie intérieure dépendent peu de l'endroit où s'écoulent ses jours. Ville des Marches, à quarante minutes du port d'Ancône, Recanati, donc, est au cœur du mythe Leopardi.

Fondée en 1240 et berceau de la famille du poète depuis sept siècles, elle est le lieu de mémoire par excellence où se rendent les lycéens de la région pour les sorties scolaires. Hors du temps, elle est aujourd'hui ceinturée par les usines qui font la richesse de la région, comme celles de Guzzini, le spécialiste mondial en éclairage urbain auquel Paris et La Havane ont confié leurs lumières.

> *« Nous ne sommes que des passeurs », assure la comtesse Anna Leopardi*

Ce tissu industriel enserre le domaine de la famille Leopardi, lequel occupe quelques centaines d'hectares cultivés dont ils tirent des revenus, et est semé de demeures contemporaines et anciennes – celles, modestes, des métayers et d'autres, moins anonymes, comme la maison de campagne de Giacomo. Le poète aimait à quitter son château, au sommet d'une colline, et marcher quatre kilomètres à travers les vallons pour gagner son pavillon. Le sentier qu'il a décrit et emprunté existe encore, conservé à l'identique, dit-on, à travers les âges et les saisons.

Dans ce domaine s'élève le fameux promontoir de la ville médiévale. Les ruelles de pierre ont le charme et le mystère des cités italiennes où le clocher sonne les heures d'un temps qui semble s'être arrêté. Au sommet, les écuries et l'Eglise où a été baptisé Giacomo sont situées au pied du palais Leopardi.

Une haute et large façade derrière laquelle vit toute une mémoire. Le visage de cette mémoire est avenant, entouré de cheveux blancs : il est celui de la comtesse Anna Leopardi. Epouse d'un petit neveu du poète, elle est aujourd'hui âgée de 85 ans, et est le témoin d'une époque révolue où Ungaretti, par exemple, venait tenir des colloques au palais.

La comtesse Anna Leopardi. (Photo Olympia/Sipa.)

Auprès d'elle, la visite de la bibliothèque résonne de façon à la fois forte et feutrée : créée en 1812 par le père de Giacomo, elle a été la première institution privée ouverte au public et compte 40 000 ouvrages, dont la plupart ont servi à l'instruction du poète. « *Quelles qu'aient été les circonstances, nous ne nous sommes jamais séparés d'un ouvrage.* » Parmi ses trésors, un apocryphe de Leonard de Vinci, un Dürer... Elle compte aujourd'hui nombre de recueils consacrés à Giacomo.

Puis, dans les méandres des appartements privés, chacun des mille cinq cents mètres carrés, est chargé d'anecdotes que la comtesse distille à l'envi. Son fils, Vanni, âgé de soixante ans, est, lui, devenu conseiller national du parti écologiste... pour défendre le patrimoine et le paysage léopardiens ; en 1999, il s'était battu contre un projet de lignes électriques qui auraient défiguré la colline de l'*Infinito,* l'un des plus fameux *Canti,* où le poète évoque les paysages vallonnés pour dire son désir d'infini. « *Quand on touche à la mémoire léopardienne, la société entière la défend ; Leopardi, à droite comme à gauche, est une figure aimée des Italiens* », dit Vanni.

C'est cette double injonction – épouser le présent tout en préservant le patrimoine des siens – qui semble retenir à chaque génération. Certes, en feuilletant la mémoire, la comtesse et son fils s'attardent parfois au chapitre des regrets. Ainsi, l'Etat est peu soucieux des initiatives familiales et des universitaires peu scrupuleux ont pillé les études menées par la famille.

Et puis il y a aussi des Leopardi mal-aimés qui ne méritent pas tant d'inimitiés. Parmi eux, le père de Giacomo, Monaldo, est vu comme un odieux conservateur et l'imagerie traditionnelle lui oppose le cosmopolitisme et le génie de son fils, or « *c'était un esprit très ouvert et on ne peut sous-estimer son influence dans le génie de Giacomo* », considère la comtesse. Autre tristesse, l'aïeul, qui a fondé en 1937, le Centre d'études léopardiennes, et qui, bien qu'ayant aidé des partisans pendant la Seconde Guerre mondiale, aurait été hâtivement classé parmi les fascistes ; la comtesse Anna en soupire. Elle-même a caché des enfants juifs pendant la guerre, les faisant vivre aux côtés de la Feldgendarmerie, en les faisant passer pour sa domesticité – l'Etat d'Israël lui a pour cela attribué une distinction.

Car chez les Leopardi, le mot « dovere », « devoir », revient souvent. Quel qu'il soit, pour rien au monde, ils ne s'y soustrairaient. Vanni envisage d'ailleurs de se concerter avec d'autres familles, comme les La Rochefoucauld, qui gèrent, eux aussi, un patrimoine littéraire en forme d'arbre généalogique.

Leur but est, avant tout, de faire fleurir et refleurir un nom – et non des droits d'auteur. En 1898, un de leurs aïeux avait cédé ses droits sur l'œuvre entière de Leopardi à condition que l'Etat en assure la publication. « *Nous ne sommes que des passeurs* », assurent les descendants – pour que l'œuvre, elle, demeure. Au fond, elle est un peu la leur.

Carlo Ossola : « Sa langue résonne comme l'aura d'un violon »

Spécialiste de la littérature italienne de la Renaissance, Carlo Ossola a été élu en 1999 au Collège de France, où il occupe la chaire de littératures modernes de l'Europe néolatine. Attentif aussi bien à Pétrarque et à Dante qu'à Barthes et Michel de Certeau, ce quinquagénaire élégant aime à reparcourir les fils, souvent ténus, qui tissent la tradition littéraire. Il évoque aujourd'hui pour nous la pensée poétique du maître de Recanati.

Propos recueillis par Thomas Regnier

LE FIGARO LITTÉRAIRE. – Pourquoi la lecture de Leopardi en France a-t-elle été si tardive ?

Carlo OSSOLA. – C'est avant tout une question de langue. Leopardi théorise le fait que la poésie est inactuelle, qu'elle est étrangère à la mode. Leopardi promeut une langue du reculement, de l'éloignement, qui a trait à ce que le poète appelle la *vagezza*. La *vagezza* est cet aura ou halo que vous obtenez lorsque vous touchez la corde d'un violon et que vous entendez des résonances. Il faut que le vocable soit précis et qu'il résonne en même temps. L'attitude de Leopardi n'est pas celle de l'archéologue qui fait des fouilles mais celle, plutôt, du sourcier muni d'une baguette, attentif aux vibrations qui remontent aux origines. Je crois que cette édition intégrale du *Zibaldone* est précieuse pour retrouver un Leopardi à la fois philosophe, théoricien, linguiste et moraliste.

De ces quatre aspects, lequel domine dans le *Zibaldone* ?

Leopardi écrit son journal littéraire de 1821 à 1827. Pendant l'été 1827 il décide de réunir ces fragments dans un projet très ambitieux. Ce pourquoi il établit des *polizzini,* indexant ces pages sous des thèmes qui sont classables dans deux grands réseaux. Le premier est le réseau linguistique. Leopardi poursuit le rêve que Herder, Nolde et Schlegel ont en Allemagne à la même époque : celui de fonder une linguistique comparée. La présence d'exercices d'étymologie comparée, regroupant le grec, le latin ainsi que le français, l'italien et l'espagnol, est fondamentale pour comprendre la poésie de Leopardi, prompt à employer des mots (« azuré », « embrumé ») enracinés dans les origines et capables d'un rayonnement multiple. Après Leopardi il y aura l'extraordinaire floraison de ceux qui ont misé sur les résonances étymologiques du latin. *Le Latin mystique* de Rémy de Gourmont est une lecture que Pound conseillera à Joyce, et ensuite à Eliot. La grande poésie moderne est travaillée par un souci de continuité et d'inscription dans une tradition plurilingue.

Qu'en est-il de l'autre aspect ?

C'est celui du grand moraliste. En 1827, l'éditeur Stella demande à Leopardi d'établir une anthologie de la prose et de la poésie à l'usage des écoles secondaires. Le poète décide alors d'appliquer ce principe à ses réflexions qui se voient regroupées alors sous quatre grands ensembles : une théorie des passions, une théorie des arts et des lettres, une philosophie pratique et enfin des Mémoires de sa vie. L'œuvre de Leopardi est à la fois une récapitulation de la civilisation et son recommencement. Elle résume une tradition et, en même temps, elle fonde une linguistique comparée censée réagir à cet usage moderne des mots. Leopardi fonde une théologie négative de la parole, qui libère la poésie du rapport au référentiel : à défaut de saisir l'infini, sois au moins le maître de l'indéfini, tel est ce que la poésie suggère au poète.

La critique française est pauvre concernant Leopardi, hormis ce très beau texte de Georges Poulet sur *L'Infini,* recueilli dans *La Pensée et l'indéterminé.*

Les soucis de Poulet touchant au temps et à l'espace sont les mêmes que ceux de Leopardi. Pour le poète, la poésie se situe dans ces *interminati spazi* qu'évoque, dans le recueil des *Canti,* le poème *L'Infini.* Temps à travers lequel les grands mythes peuvent avoir leur respiration, l'enfance est le temps essentiel dans la mesure où elle se passe de l'aujourd'hui. Dans le commentaire des *Favoli antiqui,* le mot d'antique, qui signifie étymologiquement « ce qui est posé en face », a le double sens de « ce qui précède » et de « ce qui vous devance ». Les fables anciennes s'inscrivent dans une tradition qui vous précède, mais elles sont aussi ce qui nous devance. Je vois dans cette ambivalence temporelle l'essentiel de la fascination suscitée par la pensée comme par la poésie de Leopardi.

Giacomo Leopardi, peinture de Domenico Morelli. Avec l'édition intégrale du *Zibaldone,* on retrouve Leopardi « *à la fois philosophe, théoricien, linguiste et moraliste* », précise Carlo Ossola. (Photo MP/Leemage.)

La pessimisme de Leopardi ne consiste-t-il pas à évoquer cette évolution inexorable conduisant de l'ère de l'imagination à celle de la raison ?

Dans les Petites Œuvres morales, il y a un apologue où il est question d'un automate à vapeur censé créer une machine pour l'amitié, une autre pour les sentiments, une autre encore pour les rapports sociaux. Leopardi est le premier écrivain de la littérature italienne à avoir mis les conquêtes de l'industrie sous forme littéraire. Ce que Leopardi ne peut partager avec son temps, c'est le fonctionnalisme, qui veut qu'un organe corresponde à une fonction et que la parole soit fonction de la communication.

Leopardi s'inscrit-il, et de quelle manière, dans la grande tradition de la théologie négative ?

Dans *Le Genêt,* autre célèbre poème des *Canti,* il y en a une ébauche. Il s'agit d'assumer le fait que les éléments naturels dépassent infiniment en puissance l'homme. L'irruption d'un volcan est capable de détruire Pompéi, c'est-à-dire la fleur la plus exquise de la civilisation romaine. Ce qui reste à l'homme, c'est alors la terreur ou la solidarité. Il y a un fil qui relie Pascal à Leopardi, qui reprend quant à lui l'idée que, par la pensée, je deviens le maître de mon impuissance. La théologie négative permet de se libérer des limites de la pensée et de la parole humaines. Il y a un effort chez Leopardi pour s'absenter de l'histoire comme lieu événementiel et se réfugier dans l'impérissable de l'origine